

JACEK KOWALSKI
INSTYTUT HISTORII SZTUKI UAM
TOMISŁAW PACIOREK
ROGALIN

NIEZNANA RELACJA FRANCUSKIEGO OFICERA O BITWACH POD NOWĄ WSIĄ I BRDOWEM

I. TRANSKRYPCJA ORYGINAŁU I PRZEKŁAD [JACEK KOWALSKI] *

1. TRANSKRYPCJA

[s. 1]

¹ Posen, le 20 juin 1863

² Mon cher Bareit,

³ Si je n'ai pas éprouvé le même sort que notre malheureux Junck,
⁴ je le dois à une circonstance indépendante des événements qui se sont
⁵ passés depuis notre passage de la frontière.

⁶ Je vais t'expliquer comment il se fait que je n'ai pas subi son sort,
⁷ ainsi que celui de Buffet, te rappeler ce gaillard qui venait toujours
⁸ me voir à la caserne, et qui a aussi succombé dans la même affaire.

⁹ Il faut pour cela que je remonte à une époque antérieure à ce combat:
¹⁰ Nous passâmes la frontière le 18 avril, avec environ 500 h[ommes] bien
armés, la colonne
¹¹ était composé de tout ce qu'il y a de mieux [?] en polonais, brave soldats,
courageux

* Serdecznie dziękuję Annie i Mirosławowi Lobom za konsultację transkrypcji i przekładu.

12 et remplis de bonne volonté. Le lendemain notre colonne était forte de près
de
13 1200 hommes, mais il n'y en avait que 1000 environ d'armés, soit de
carabines, de
14 fusils ou de faux, nous avons marché jusqu'au 26 sans rencontrer l'ennemi,
15 et ce jour-là, nous l'avons poursuivi depuis 4 h[eure] du matin jusqu'à midi.
16 De dépendre l'enthousiasme qui régnait parmi la colonne est impossible,
Junck
17 fut sublime, il mit son bonnet de police (képi) de sous [?] au bout de son
18 sabre, et cria en avant; électrisée par ce mouvement de Junck qui s'était
19 lui même précipité en avant, la colonne, comme un seul homme chargea
20 les russes qui furent complètement battus. Nos pertes furent de 25 h[ommes] tués
21 et environ 40 de blessés, mais ceux des russes qui jonchaient le sol, furent
22 au moins de 200. tant que tués, blessés ou prisonniers.

23 J'avais quelques jours avant fait une chute de cheval qui me faisait
24 bien souffrir et mon pied était aussi tellement enflé que je dus sur

[s. 2]

1 les instances de Junck m'arrêter à Kossewo, pour y prendre un peu de repos,
2 et aussitôt retabli je devais aller le rejoindre. Je quittai donc la colonne.
3 C'était le dimanche.

4 Le mardi suivant (29 Avril) eu lieu l'affaire où le brave Junck fut
5 tué. Je vais le raconter comment eu lieu ce malheureux combat car j'étais
6 à quelques lieux, et j'ai pu avoir par des témoins oculaires tous les
renseignements
7 véridiques sur cette malheureuse affaire.

8 D'abord Junck fut indignement trahi par un chef de colonne appelé Seyfred.
9 On s'attendait toujours à être attaqué, car la colonne russe qui a été battue le
dimanche
10 n'était qu'une partie des troupes envoyés contre les diverses colonnes
insurrectionnelles
11 occupant la contrée. Ces colonnes étant au nombre de trois.

12 Il avait donc été convenu qu'aussitôt l'une des trois colonnes insurgées
attaquée
13 les 2 autres viendraient à son secours. C'est Junck qui fut attaqué et aussitôt

14 l'affaire engagée, il envoya son chef d'État major prévenir ce Seyfred de venir
à son
15 son [powtórzenie] secours; qu'il était attaqué par des forces bien supérieures
et qu'il n'y avait pas
16 moyen d'éviter le combat. Cet infâme polonais, qui ne l'est pas de sang,
répondit
17 que Junck se débrouille, qu'il ne bougerait pas et puisqu'il avait battu les
russes
18 dimanche, qu'il les batte aujourd'hui, cependant quelques hommes de sa
colonne
19 voulaient aller au secours de Junck, mais brisés par la fatigue il[s] ne purent
arriver
20 que pour voir la défaite de notre ami et faire comme la colonne, s'enfuir.

21 Junck ne voyant pas venir de secours et n'écoutant que son courage
22 se précipita en avant en criant comme à la première affaire à ses officiers
„Allons
23 Messieurs en avant en avant”. Les [?] paroles qui furent entendues des russes,
qui dirigèrent
24 leurs coups sur lui; il reçut une balle à la cuisse d'abord et une autre en
25 pleine poitrine du côté du coeur, il tomba et les russes ne le croyant pas
26 mort lui firent d'autres blessures à coups de bayonnette. Le chef de la colonne
27 étant tombé la déroute commença et chaque c[olonn]e [?] se divisant par
petites portions
28 s'enfonça dans la forêt pour échapper aux russes.
29 De dire le deuil que la mort de Junck apporta parmi les familles

[s. 3]

1 polonaises qui le connaissaient, [...] [c]ausa est
2 impossible, aussi il eut enterr[ement ?] [...] cercueil fut
3 tendu de rouge et de noir et porté [...] Polonais des
4 plus nobles familles.

5 Seyfred le traître fut destit[ué?] [...] retour [?] prisonnier
6 par son successeur; on dit qu'il s' [...] [...] andu puis [?] comme
7 c'était un polonais, on l'a laissé partir [...] [re]pprocha [...] sans trop
8 grande témérité d'avoir accepté le combat n'étant pas en force, et de s'être
9 trop exposé de sa personne.

- 10 Il faut que je te raconte la fin malheureuse de Buffet qui fut aussi tué dans
cette affaire.
- 11 Il fut atteint d'une balle au pied, au même moment où il allait secourir
Junck, renversé
- 12 par la douleur, et si bien que quelques minutes après qu'il put se relever,
alors il fut aperçu par
- 13 deux de nos compatriotes qui servaient dans la cavalerie et qui coururent
à son secours
- 14 après avoir mis pied à terre, ils le transportèrent au pied d'un arbre et
l'engagèrent à profiter
- 15 de leur chevaux pour quitter le champ de bataille et se mettre à l'abri, il prétextait
qu'il était
- 16 trop fatigué, qu'il était trop souffrant et les engagea à fuir sans lui, car la
déroute
- 17 commençait, comme ils essayaient de le relever, le pauvre garçon reçut
2 balles dans les reins
- 18 et expira entre leurs mains, ils durent l'abandonner et de loin ils virent les
russes
- 19 qui s'acharnaient sur son cadavre.
- 20 Voilà mon cher Bareit la fin malheureuse des 2 seuls amis que j'avais dans la
21 colonne et il est fort probable que si j'avais assisté à ce combat, j'aurais subi le
22 même sort.
- 23 Je reviens à moi: sept ou huit jours après j'étais en état de reprendre la
24 campagne et j'allais me mettre sous les ordres du général Tachanoski,
lorsque
- 25 j'appris la dispersion de sa troupe qui s'était augmentée des débris de la
colonne
- 26 de Junck.
- 27 Je restai encore quelque jours en Russie c[est]à d[ire] dans le royaume de Pologne,
mais
- 28 comme j'étais obligé de me cacher, je résolus de passer la frontière et de
29 rentrer dans le royaume de Prusse (grand duché de Posen).
- 30 J'avais assez de la guerre de partisan car deux morts m'avaient affectés
horriblement.
- 31 C'est alors que je fis connaissance d'une personne attachée au nouveau co-
mité national

- 32 du grand duché car l'ancien avait été dispersé et plusieurs de ses membres
arrêtés.
- 33 Cette personne me mit en rapport avec le comité et je promis de faire partie
34 de la 1[è]re colonne qui sortirait du duché.

[s. 4]

- 1 J'avais vu p[...] [...] les colonnes [tu dwa wyrazy nieczytelne] et que pre-
sque toujours
2 malgré la ro[...] [...] [...]ient toujours par être dispersées. Le manque
3 d'organisation [...] de leur non réussite leur mauvaise manière
4 de servir en [...] presque toutes les colonnes étaient battues
5 par surprise.
- 6 J'étais da[...] [...] [...]ais paisiblement [?] je résolu d'utiliser mes
7 petits [?] talents [...] [po]lonaise. Je fis un petit travail d'organisation
8 pour des colon[nes] [...] dessous et j'y joignis un aperçu de service
9 en campagne [...] troupes [...] un semblant d'organisation, cela formait
environ
10 une vingtaine de pages, mon travail fut très prisé par le comité de Posen, de
11 Varsovie etc. et l'on me proposa d'être l'organisateur des colonnes qui
doivent sortir du
12 grand duché, on y joignit le titre pompeux de Colonel Chef d'état major,
nommé
13 par le gouvernement national, j'acceptai le tout et me voilà à la veille
d'entrer
14 en campagne à la tête de quelques mille hommes, j'espère avoir quelques
résultats
15 satisfaisant, car nous avons affaire à des ennemis plus nombreux il est vrai,
mais mauvais
16 soldats, et avec peu de tactique je tâcherai de m'en sortir, surtout étant
mieux aidé
17 que tous mes prédécesseurs, car les polonais deviennent de jour en jour meil-
leurs soldats.
- 18 Ne me crois pas ébloui par ce titre [...] [tu wyraz nieczytelny] de colonel
qui pour le moment je t'assure
19 n'est rien, mais comme je travaille pour l'avenir, il pourra m'être très utile à
un moment
20 donné, je ne me considère que comme un simple partisan, voilà tout.

21 Que les colonnes tiennent seulement la campagne deux ou trois mois, c'est
tout
22 ce qu'on nous demande car l'hiver vient tôt dans ce pays, alors nous serons
obligés
23 de rentrer et peut être l'année prochaine viendrez-vous nous voir.

24 Je ne te parle pas des affaires de la Pologne, tu les connais mieux que moi
par les journaux.
25 Je ne te dis rien des Russes tout ce qui a été dit sur leur compte est encore
au dessous
26 de la vérité.

27 Du reste mon intention [n'] est de t'écrire que pour ce qui a rapport à moi.
28 Tu pourras communiquer ma lettre à qui tu voudras, surtout à M. Maschelté,
Gaste et à la personne
29 que tu connais si elle est toujours à Bordeaux. Je ne te cite pas les noms des
amis
30 à qui tu diras bien des choses de ma part car la liste en serai[t] trop longue,
et comme je
31 n'ai pas d'ennemis au régiment que tout ceux qui s'intéressent à moi reçoivent
l'expression
32 de mon bon souvenir à leur égard.

33 Ainsi dans 2 ou 3 jours je serai aux prises avec les russes peut être, fait des
34 voeux pour ton ami, qui t'embrasse de tout coeur et te serre les deux mains.
35 Tout à toi
A. V[ictor] A[lexandre] Vayssière

36 [dopisek u dołu:] Je te recommande Gaston Grieffe & garcin et Peteau
37 à une autre lettre si Dieu le veut

[dopisek z boku na pierwszej stronie listu]

1 PS. Je t'adresse deux de mes photographies comme souvenir, si les amis en
veulent l'aimable
2 Terpereau à qui je souhaite le bon jour pourra les satisfaire, seulement
garde les originaux
3 à moins que tu ne veuilles partager avec [tu słowo skreślone, drugie nadpi-
sane – nieczytelne]. Tout à toi
4 V[ictor] A[lexandre] Vayssière

2. PRZEKŁAD

[numery odnoszą się do kolejnych wersów oryginału; trzykropki w nawiasach kwadratowych oznaczają miejsca nieczytelne bądź wycięte z listu; słowa francuskie i niemieckie umieszczone w nawiasach kwadratowych są przytoczeniami słów oryginału; słowa polskie w nawiasach kwadratowych to objaśnienia tłumacza; znaki zapytania zaznaczają wątpliwości w tłumaczeniu]

[s. 1]

- ¹ Poznań [Posen], 20 czerwca 1863
- ² Mój drogi Bareit,
- ³ Jeśli nie spotkał mnie ten sam los, co naszego nieszczęsnego Younga [Junck],
- ⁴ zawdzięczam to pewnej okoliczności zupełnie niezależnej od wydarzeń, które
- ⁵ miały miejsce od chwili, gdy przekroczyliśmy granicę.
- ⁶ Wyłożę Ci, jak to się stało, że nie podzieliłem jego losu,
- ⁷ podobnie jak losu Buffeta, jeśli pamiętasz owego zucha, który jakże często
- ⁸ odwiedzał mnie w koszarach, a który poległ w tej samej bitwie.
- ⁹ W tym celu muszę powrócić do dni poprzedzających to starcie:
- ¹⁰ Przeszliśmy granicę 18 kwietnia z około 500 dobrze uzbrojonymi ludźmi; kolumna
- ¹¹ składała się z najlepszego elementu, jaki można znaleźć w Polsce, żołnierzy dzielnych, odważnych
- ¹² i pełnych zapału. Nazajutrz nasza kolumna miała już siłę blisko
- ¹³ 1200 ludzi, choć tylko mniej więcej 1000 uzbrojonych – czy to w karabiny,
- ¹⁴ czy strzelby, czy kosy. Szliśmy aż do 26 kwietnia nie napotykając nieprzyjaciela,
- ¹⁵ tego zaś dnia ścigaliśmy go od godziny czwartej rano aż do południa.
- ¹⁶ Nie sposób odmalować entuzjazmu panującego w oddziale; Young [Junck]
- ¹⁷ był wspaniały, zatknął swoją policyjną czapkę (kepi) na ostrzu
- ¹⁸ szabli i krzyczał „naprzód”; zelektryzowana tym posunięciem Younga,
- ¹⁹ który sam ruszył pierwszy, kolumna jak jeden mąż natarła
- ²⁰ na Rosjan, którzy zostali kompletnie pobici. Nasze straty wyniosły 25 zabitych
- ²¹ i około 40 rannych, ale Rosjan, którzy usłali pole, było
- ²² co najmniej 200, czy to zabitych, czy rannych, czy wziętych do niewoli.
- ²³ Kilka dni wcześniej upadłem z konia, co kosztowało mnie sporo
- ²⁴ bólu, a stopa spuchła mi tak, że musiałem – na usilne prośby

[s. 2]

¹ Younga [Junck] – zatrzymać się w Kossewie [Kossewo], aby odpocząć
² i dopiero przyszedłszy do siebie dołączyć doń. Opuściłem więc kolumnę.
³ Było to w niedzielę.

⁴ W najbliższy wtorek (29 kwietnia) [pomyłka – była to środa] miało miejsce
starcie, w którym dzielny Young [Junck] został
⁵ zabity. Opowiem o tej nieszczęsnej bitwie, ponieważ
⁶ znajdowałem się zaledwie o kilka mil stamtąd i poprzez naocznych świad-
ków mogłem być powziąć wiadomość
⁷ prawdziwą o całej tej nieszczęsnej sprawie.

⁸ Przede wszystkim Young [Junck] został podle zdradzony przez dowódcę
kolumny nazwiskiem Seyfried [Seyfred].
⁹ Spodziewano się ataku, ponieważ kolumna rosyjska, pobita w niedzielę,
¹⁰ stanowiła jedynie część wojsk wysłanych przeciwko powstańczym kolumnom
¹¹ znajdującym się w tej okolicy w liczbie trzech.

¹² Umówiono się, że skoro tylko jedna z tych kolumn zostanie zaatakowana,
¹³ dwie pozostałe przybędą jej na pomoc. I oto Young został zaatakowany; gdy
tylko
¹⁴ rozgorzała walka, posłał swego szefa sztabu, który miał rzec Seyfriedowi
[Seyfred], by ten ruszył
¹⁵ z pomocą, bo uderzyły nań przeważające siły, a nie ma
¹⁶ możliwości uniknąć walki. Ten podły Polak (skądinąd nie będący Polakiem
z pochodzenia), odpowiedział,
¹⁷ że się nie ruszy i żeby Young [Junck] sam sobie poradził, i skoro pobił Rosjan
¹⁸ w niedzielę, niechaj też pobije ich dzisiaj. Tymczasem kilku ludzi z jego
kolumny
¹⁹ zapragnęło wyruszyć Youngowi [Junck] z pomocą, lecz, utrudzeni, przybyli
tylko
²⁰ po to, aby ujrzeć klęskę naszego przyjaciela i uczynić to, co reszta kolumny
– uciec.

²¹ Young [Junck] widząc, że pomoc nie nadchodzi i radząc się jedynie swego
męstwa,
²² rzucił się naprzód, podobnie jak podczas pierwszej bitwy krzycząc do swo-
ich oficerów: „Dalej,
²³ panowie! naprzód, naprzód!” Okrzyk ten usłyszeli Rosjanie i wzięli go

24 za cel swoich strzałów; wpierw jedna kula trafiła go w udo, następnie druga
25 w pierś po stronie serca; upadł, a Rosjanie nie wierząc, że nie
26 żyje, zadali mu jeszcze liczne ciosy bagnetem. Skoro dowódca
kolumny
27 padł, zaczęła się ucieczka; i [każda z kolumn], rozsypując się na małe
grupki
28 zagłębiła się w las, by ująć przed Rosjanami.
29 Niepodobna wyrazić żałobę, jaką śmierć Younga [Junck] okryła rodziny

[s. 3]

1 polskie, które go znały [...] jest
2 niemożliwe, miał też pogrzeb [...] trumna była
3 okryta czerwonym i czarnym i niesiona [...] [przez?] Polaków
4 z najzacniejszych rodów szlacheckich.

5 Zdrajca Seyfried [Seyfred] został zdegradowany [...] [i po powrocie?]
uwięziony
6 przez swego następcę; mówi się, że [...] następnie
7 jako że jest to Polak, pozwolono mu odejść [...] zarzucano mu [Youngowi?]
nazbyt
8 wielką śmiałość w przyjęciu bitwy bez wystarczających sił i że
9 nazbyt narażał własną osobę.

10 Muszę Ci też opowiedzieć o żalosnej śmierci Buffeta [Buffet], który zginął
w tej samej bitwie.
11 Kula trafiła go w stopę w tej samej chwili, gdy śpieszył Youngowi [Junck]
z pomocą; padł na ziemię
12 pod wpływem bólu; a gdy mógł się już podnieść, po kilku minutach zauwa-
żyło go dwu
13 naszych rodaków służących w kawalerii; ci pośpieszyli mu na ratunek;
14 zsiadłszy z koni przenieśli go pod drzewo prosząc, aby skorzystał
15 z ich rumaków dla opuszczenia pola bitwy i udał się w bezpieczne miejsce;
on jednak utrzymywał, iż jest
16 zbyt zmęczony i cierpiący, i prosił, aby uciekali bez niego, bo powszechna
rejterada
17 już się zaczęła; kiedy zaś próbowali go podźwignąć, biedny chłopiec dostał
dwie kule w krzyż
18 i na ich rękach wyzionął ducha; musieli go więc opuścić; widzieli z daleka,
jak Rosjanie
19 pastwią się nad jego trupem.

20 Tak wyglądała, mój drogi Bareit, nieszczęsna śmierć moich dwu przyjaciół,
21 jedyńych, jakich miałem w naszym
22 oddziale; gdybym i ja uczestniczył w tym starciu, spotkałby mnie zapewne
taki sam los.

23 Wracam do moich spraw; siedem albo sześć dni potem byłem już w stanie
24 ruszyć
25 w pole i oddałem się pod rozkazy generała Taczanowskiego [Tachanoski],
26 dowiedziawszy się, gdzie stacjonuje jego oddział zasilony niedobitkami
kolumny
Younga [Junck].

27 Pozostałem jeszcze kilka dni w Rosji, to znaczy w Królestwie Polskim,
28 ponieważ
29 jednak musiałem się ukrywać, postanowiłem tedy przejść granicę i
powrócić do Królestwa Prus (Wielkie Księstwo Poznańskie).

30 Miałem już dość tej partyzanckiej wojny, dwie śmierci wystarczająco mną
31 wstrząsnęły.
32 Wtedy właśnie poznałem pewną osobę związaną z nowym komitetem
narodowym
33 Wielkiego Księstwa (ponieważ poprzedni został rozproszony, a liczni jego
34 członkowie aresztowani).
Owa osoba skontaktowała mnie z komitetem; obiecałem dołączyć
do pierwszej kolumny, która wyruszy z Księstwa.

[s. 4]

1 Widziałem [...] [tu dwa wyrazy nieczytelne] kolumny i prawie zawsze
2 pomimo [...] zostawały rozproszone. Niedostatki
3 organizacyjne [...] ich niepowodzeń, zły system
4 służby [...] prawie wszystkie zostały pobite
5 wskutek zaskoczenia.
6 Byłem [...] bez pośpiechu postanowiłem uczynić użytek z mych
7 skromnych zdolności [...] polskie. Wykonałem pracę dotyczącą organizacji
8 kolumn [...] na ten temat dołączając krótką opinię
9 o służbie w kampanii [...] o organizacji, co zajęło około
10 dwudziestu stron; moja praca została bardzo doceniona przez komitety
poznański

- 11 i warszawski etc. i zaproponowano mi zorganizowanie kolumn, które mają
wyruszyć z
- 12 Wielkiego Księstwa, dodawszy jeszcze pompacyjny tytuł pułkownika –
szefa sztabu, mianowanego
- 13 przez rząd narodowy; zgodziłem się i oto jestem w przededniu wyruszenia
14 w pole na czele kilku tysięcy ludzi; mam widoki na rezultaty
15 zadowalające, ponieważ mamy do czynienia z nieprzyjaciółmi liczniejszymi
wprawdzie, ale ze złymi
- 16 żołnierzami i przy skromnym wyzyskaniu taktyki poradzę sobie, będąc
w lepszej sytuacji
- 17 niż wszyscy moi poprzednicy, jako że Polacy z dnia na dzień stają się lep-
szymi żołnierzami.
- 18 Nie myśl, że dałem się olśnić tytułem pułkownika, który na razie – zapew-
niam cię –
- 19 nic nie znaczy; niemniej jednak, ponieważ pracuję na rzecz przyszłości,
może mi się przydać
- 20 kiedyś; uważam się wyłącznie za prostego partyzanta, oto wszystko.
- 21 Idzie tylko o to, by oddziały zdzierżyły dwu- lub trzymiesięczną kampanię;
to wszystko,
- 22 czego się od nas oczekuje, a ponieważ w tym kraju zima przychodzi szybko,
będziemy musieli
- 23 wycofać się i zapewne w przyszłym roku przybędziecie nas zobaczyć.
- 24 Nie mówię o sprawach Polski, znasz je lepiej niż ja z gazet.
- 25 Nie mówię nic o Rosjanach; wszystko, co się mówi na ich konto, to i tak
ledwo część
- 26 prawdy.
- 27 Zresztą moim zamiarem było pisać wyłącznie o sprawach dotyczących się mo-
jej osoby.
- 28 Możesz przekazać mój list komu zechcesz, zwłaszcza panu Maschelté, Gaste
oraz osobie,
- 29 którą znasz, jeśli wciąż przebywa w Bordeaux. Nie podaję tu nazwisk
przyjaciół,
- 30 którym możesz zrelacjonować moje sprawy; ich lista byłaby zbyt obszerna,
a ponieważ
- 31 w regimencie nie mam wrogów, niechaj wszyscy, których interesują moje
losy, odbiorą wyrazy

³² mojej o nich pamięci.

³³ I tak za dwa lub trzy dni być może zmierzę się z Rosjanami; więc
³⁴ dobrze życz twemu przyjacielowi, który całuje Cię z całego serca i ściska Ci
 obie ręce.

³⁵ Cały Twój
 V[ictor] A[lexandre] V[ayssière] [?]

³⁶ [dopisek u dołu:] Polecam Ci Gastona Grieffe'a i Garcina, i Peteauna [Ga-
 ston Grieffe & Garcin et Peteau]

³⁷ Do następnego listu, jeśli Bóg pozwoli.

[dopisek z boku na pierwszej stronie listu]

¹ PS. Posyłam Ci na pamiątkę dwie moje fotografie, jeśli przyjaciele również
 będą sobie ich życzyli, kochany
² Terpereau, któremu zasylałam pozdrowienia, będzie mógł ich zadowolić; ale
 sam zachowaj oryginały,
³ chyba żebyś chciał się nimi podzielić z [...] [tu słowo skreślone, drugie nad-
 pisane – również nieczytelne] Cały Twój
⁴ V[ictor] A[lexandre] V[ayssière] [?]

II. KOMENTARZ

POCHODZENIE LISTU

Przeglądając w grudniu 2012 roku strony internetowe francuskich antykwariatów, natknąłem się w jednym z nich, znajdującym się w Nantes¹, na list określony jako „Lettre écrite à Posen pendant l'insurrection polonaise de 1863”. Niestety, prezentowany skan dokumentu był tak słabej jakości, że nie mogłem nawet określić języka, w jakim jest on napisany. Poprosiłem o dodatkowe informacje na jego temat. Po dwóch tygodniach oczekiwania otrzymałem wreszcie e-mail z informacją, że jest to list pisany po francusku przez francuskiego żołnierza biorącego udział w polskim powstaniu 1863 roku, wysłany do Francji z Poznania w czerwcu 1863 roku, opisujący walki przeciwko wojskom rosyjskim w kwietniu tegoż roku. Nazwiska nadawcy nie udało się odcyfrować. List wydawał się interesujący, więc postanowiłem

¹ Bertrand Malvaux, antykwariat „Arts militaires, souvenirs historiques”, 22, rue Crebillon, 44000 Nantes, France.



2. Pułkownik Leon Young de Blankenheim. Fot. Zbiory Biblioteki Kórnickiej

go nabyć. Do finalizacji transakcji doszło jednak dopiero na początku 2014 roku, kiedy właściciel antykwariatu zgodził się obniżyć cenę. W ten sposób tajemniczy list powrócił do Poznania po blisko 151 latach.

Tomisław Paciorek

AUTOR I KRĄG JEGO ZNAJOMYCH

Autorem listu jest – wedle wszelkiego prawdopodobieństwa – ekspodporucznik 76 Regimentu Piechoty Liniowej Victor-Alexandre Vayssière, który przybył do Wielkopolski, aby uczestniczyć w powstaniu styczniowym. Jego macierzysta jednostka stacjonowała w roku 1863 w Nantes², sądząc jednak z treści listu, nader często przebywał w Bordeaux, gdzie zapewne widywał się z adresatem – Bareitem – oraz z „jedynymi przyjaciółmi” (s. 3, w. 20), jakich miał w oddziale powstańczym: Leonem Youngiem i Buffetem. Young służył wcześniej jako podporucznik w 88 Regimentzie Piechoty Liniowej stacjonującym w Bordeaux. Wkrótce jednak zasłynął jako pułkownik Leon Young de Blankenheim (1837–1863), bohater tragicznej i krótkiej, za to głośnej kampanii we wschodniej Wielkopolsce³. Co do

² Victor-Alexandre Vayssière otrzymał awans na podporucznika 1 października 1858 roku (zob. „Annuaire militaire de l'empire français pour l'année 1863”, Paris – Strasbourg 1863, s. 335). W literaturze przedmiotu Vayssière występuje bodaj tylko raz, wymieniony jako „Vayssier” (*Raporty polityczne konsulów generalnych Francji w Warszawie, 1860–1864*, oprac. Irena Koberdowa, Wrocław 1965, s. 384, przyp. 2). Cytowana badaczka wynotowała jego nazwisko z archiwum Jana Działyńskiego w Bibliotece Kórnickiej, gdzie odnotowana została wypłata sumy przeznaczonej dla Vayssière'a na poczet podróży z Paryża do Poznania. Jeśli chodzi o jego późniejsze losy, znalazłem znaczącą, lecz lakoniczną wzmiankę o nim w raporcie porucznika kosynierów Eugène'a Mondona, ekspodoficera 61 Regimentu Piechoty Liniowej stacjonującego w Lille (BK 07410, k. 62). Raport ten został spisany dla Jana Działyńskiego w listopadzie 1863 roku (zob. niżej, przyp. 56). Natomiast wstępna kwerenda w Archiwum Państwowym w Poznaniu, także w jego oddziale konińskim, nie dała na razie rezultatu. Za jej uprzejme przeprowadzenie bardzo w tym miejscu dziękuję Panom Henrykowi Krystkowi i Piotrowi Rybczyńskiemu.

³ Zob. Sławomir Kalembka, *Walki partii Leona Younga de Blankenheima w kwietniu 1863 r. na Kujawach*, „Zapiski Historyczne” 1974, t. 39, z. 3, s. 195–218. Wciąż jeszcze w różnych publikacjach znaleźć można mylną informację, że Leon Young był wcześniej zaledwie podoficerem – starszym sierżantem (*sergent-major*), czy też że służył w 92 Regimentzie Piechoty stacjonującym w Valenciennes. Natomiast zarówno w odpowiednim roczniku armii francuskiej („Annuaire [...] 1863”, s. 353), jak i w pośmiertnych notach zamieszczanych przez prasę francuską podano, że służył w 88 Regimentzie Piechoty Liniowej z Bordeaux jako podporucznik, czyli że miał najniższy ze stopni oficerskich (*sous-lieutenant*, zob. wydawany w Bordeaux „Journal de Toulouse Politique et Littéraire”, nr 128 z soboty 9 V 1863 roku, s. 2 oraz „L'illustration. Journal Universel” z 23 V 1863, s. 336). Francuzi pisali nazwisko Younga niemal zawsze konsekwentnie jako „Junck” (tak też podaje „Annuaire...”, tamże), co odpowiada jego alzakowskiemu pochodzeniu. Pisownia w polskiej prasie i literaturze jest chwiejna: Yunck, Yung, Jung, Joung itp. Ostatecznie ustaliła się nieoryginalna wersja „Young” (którą tutaj się posługuję), jak się zdaje przez wzgląd na „angielsko-arystokratyczną” ortografię, jak i – może – sposób wymawiania tego nazwiska, któremu przeczy oryginalny zapis francuski.

Buffeta, który odwiedzał autora w koszarach (s. 1, w. 8), był to może Claude-Louis-Alphé-Gabriel Buffet, podporucznik 7 Regimentu Kawalerii z Livourne, duże- go, garnizonowego miasta, odległego zaledwie 30 km od Bordeaux⁴. Poległy pod Brdowem Buffet, choć nie tak sławny jak Young, zyskał jednak pewne miejsce w polskiej pamięci, odnotowany jako „obywatel Buffé, kapitan kosynierów”, który w bitwie pod Nową Wsią wedle relacji pułkownika Seyfrieda „dał dowody wysokiej miłości dla sprawy naszej i wysokiej odwagi”⁵. Natomiast wspomniany już adresat listu to prawdopodobnie Jules-François Bareit, podoficer, który dopiero później, w roku 1864, otrzymał awans na podporucznika w 93 Regimentie Piechoty Liniowej z Bajonny, położonej niespełna 200 km na południe od Bordeaux⁶.

O znaczeniu, jakie w życiorysie autora miało Bordeaux, świadczy wiele fragmentów listu. Czytamy wszak o „osobie”, która zapewne „przebywa w Bordeaux” (s. 4, w. 28), a z którą Bareit ma podzielić się fotografiami Vayssièrea (czyżby była tu mowa o ukochanej kobiecie?). Potem pojawia się „laimable Terpereau” (dopisek na s. 1, w. 2), który miałby zająć się powieleniem zdjęć i któremu Vayssièrę przesyła pozdrowienia. To bez wątplenia Alphonse Terpereau (1839–1897), znany francuski fotograf dokumentalista, który początki swojej kariery związał właśnie z tym miastem⁷. W tym samym 88 Regimentie Piechoty z Bordeaux obok Leona Younga służył też kapitan Joseph Griff (w liście jako Grieffe, s. 4, w. 36), którego Vayssièrę również każe pozdrowić. Można jeszcze pokusić się o wskazanie innych żołnierzy tych samych jednostek, którzy mogli należeć do kręgu znajomych Vayssièrea, skoro ich nazwiska pojawiają się w liście lub pośród innych ochotników francuskich w Polsce. Niestety, ich identyfikacja jest znacznie mniej pewna⁸.

⁴ „Annuaire [...] 1863”, s. 588. Także ta identyfikacja jest hipotetyczna. W archiwach pruskiej policji odnotowany został Paul Julian (a zatem Paul-Julien) Buffet (zob. Zdzisław Grot, *Rok 1863 w zaborze pruskim. Udział społeczeństwa polskiego w powstaniu styczniowym*, Poznań 1963, s. 158; *Zabór pruski w powstaniu styczniowym*, oprac. Feliks Heinrich Gentzen, Zdzisław Grot, Franciszek Paprocki, Wrocław – Warszawa – Kraków 1968, s. 59, także na s. 158, gdzie niewątpliwie jego nazwisko zostało mylnie zapisane jako „Busset”).

⁵ Raport Alfonsa Seyfrieda z bitwy pod Brdowem, cyt. wg „Wiadomości z Pola Bitwy” z 7 V 1863, *Powstanie styczniowe. Materiały i dokumenty. Prasa tajna z lat 1863–1864*, cz. I, red. S. Kieniewicz, I. Miller, Wrocław – Moskwa 1966, s. 489.

⁶ Identyfikacja hipotetyczna. Zaznaczmy, że Jules-François Bareit nie występuje jeszcze w „Annuaire” z roku 1863 w składzie 93 Regimentu Piechoty Liniowej (zob. „Annuaire [...] 1863”, s. 359) niewątpliwie dlatego, że nie był jeszcze podporucznikiem. Awans spotkał go dopiero w rok później i wtedy trafił do spisu oficerów („Annuaire militaire de l’empire français pour l’année 1870”, Paris 1870, s. 353).

⁷ Zob. <http://archives.gironde.fr/exposition/terpereau/accueil.html>.

⁸ Istotne mogłyby być postaci Lespinasse’a i Jovignot, ochotników francuskich, którzy przybyli do Wielkopolski w kwietniu 1863 roku. Znaczące jest, że wypłata pieniędzy przeznaczonych na podróż Lespinasse’a odnotowana została w Paryżu tego samego dnia, co w przypadku Buffeta

DROGA VAYSSIÈRE'A KU POLU WALKI

Vayssière przybył do Poznania w grupie francuskich oficerów ściągniętych przez Hotel Lambert. Podróż kolejową finansował hrabia Jan Działyński, a potrzebne sumy wypłacał w Paryżu książę Władysław Czartoryski. Trudno powiedzieć, kto dokładnie towarzyszył Vayssièręowi w tej drodze. W każdym razie pieniądze odebrał zapewne tego samego dnia co Lespinasse i Buffet – 2 kwietnia⁹. Wiemy, że Buffet przybył do Poznania najpóźniej 6 kwietnia wspólnie z Leonem Hagenem¹⁰. Natomiast Leon Young stanął w Poznaniu znacznie wcześniej, jeszcze przed 20 marca¹¹. Główny sztab powstańczy z pułkownikiem Noë osiadł we dworze w Drążgowie

i Vayssièręa (BK 07425, s. 121). Obecność Lespinasse'a i Jovignot w Wielkopolsce odnotowała później pruska policja (zob. *Zabór pruski...*, s. 60 – tu Lespinasse wymieniony jako „l'Espinas” – i 239). Mikołaj Berg podaje, że „Oprócz Jounga w bitwie tej [pod Brdowem – przyp. J.K.] zginęli Francuzi Espinasse i du Loreau” (Mikołaj Wasiliewicz Berg, *Zapiski o powstaniu polskim 1863 i 1864 r. i poprzedzającej powstanie epoki demonstracji od 1856 r., z rosyjskiego oryginału dosłownie przełożył K. J.*, t. I–III, Kraków 1898 – 1899, cyt. t. III, s. 115). Lespinasse nie poległ jednak pod Brdowem, lecz przedostał się za granicę, skąd 18 czerwca wspólnie z Pierre-Marie (?) Loransem napisał list do Jana Działyńskiego (BK 07410, k. 60), w którym obaj donoszą o udziale w kampanii Younga i o swoich dalszych losach. Nie ma oczywiście pewności, czy byli to ci sami: kapitan Jean-Jacques-Paul Lespinasse i podporucznik Antoine Jovignot, którzy służyli w tym samym co Young 88 Regimentzie w Bordeaux (*Annuaire [...] 1863*”, s. 352). Poza nimi „Annuaire” armii francuskiej z 1863 roku zna jeszcze trzech oficerów o nazwisku Lespinasse. Ponadto w liście do Jana Działyńskiego Lespinasse położył inicjały „J. de”; szlacheckie „de” odnotowała też pruska policja (*Zabór pruski...*, s. 60), brak go natomiast w „Annuaire” oraz w wykazie kosztów podróży z Paryża do Poznania (BK 07425, k. 121). Możliwe zatem, że Lespinasse był podoficerem, a takowych rocznik nie uwzględniał. Ponadto indagowany przez policję pruską Lespinasse miał nosić imiona Levis Edwin. Albo więc pojawili się w Wielkopolsce dwaj żołnierze o tym samym nazwisku, albo imiona zostały zmienione czy zanotowane niewłaściwie. Zob. też niżej, przyp. 15.

⁹ Zob. wyżej, przyp. 8. W ten sposób przybyło przynajmniej 43 ochotników znad Sekwany, odnotowanych w archiwum Jana Działyńskiego, w ogóle zaś pojawiło się ich w Wielkopolsce ponad pół setki, zob. np. Irena Koberdowa, *Polityka czartoryszczyzny w okresie powstania styczniowego*, Warszawa 1957, s. 164 oraz *Raporty polityczne...*, s. 384, przyp. 2. O ile mi wiadomo, nie powstał jak dotąd pełen wykaz francuskich uczestników powstania. Użyteczne w ustaleniu ich tożsamości są przywoływane już powyżej listy wydatków i pokwitowania poświadczające pobranie odpowiednich sum na podróż z Paryża do Poznania (BK 07425). Występujące w nim daty dzienne są w kilku przypadkach zastanawiająco bliskie dacie pojawienia się konkretnych ochotników w Poznaniu. Być może więc, że przynajmniej niekiedy wypłaty księgowano z lekkim opóźnieniem (nie piszę tu o pokwitowaniach podpisanych osobiście przez ochotników).

¹⁰ Buffet wyruszył z Paryża zapewne po 1 kwietnia (w tym dniu odnotowano w Paryżu wypłatę pieniędzy na jego podróż, BK 07425, k. 121), zaś noc z 6 na 7 kwietnia spędził już w Hotelu Paryskim w Poznaniu, tak samo jak wspomniany wyżej Leon Hagen (*Zabór pruski...*, s. 59).

¹¹ Tak poświadcza znaleziony przy Youngu po jego śmierci osobisty dziennik. Wynika zeń, że podróż rozpoczął 14 marca w Paryżu. Po rozmowach z przedstawicielami Komitetu Narodowego Polskiego i zaopatrzeniu w fałszywe dokumenty wyruszył z Paryża do Poznania, gdzie 20 marca spotkał się z Janem Działyńskim i Rogerem Raczyńskim. Zob. *Zabór pruski...*, s. 156–158. W pośmiertnej notce zamieszczonej w „L'Illustration. Journal Universel” (23 V 1863, s. 336) podano, że Young złożył dymisję ze służby w wojsku francuskim dopiero 3 kwietnia 1863 r. – zapewne korespondencyjnie.

w powiecie średzkim. Na polecenie pułkownika Noë Young obrał za swoją główną kwaterę dwór w Brodowie pod Środą. Tam zbierała się głównie jego kawaleria, podczas gdy piechotę skoncentrowano w Malczewie i Karszewie, niedaleko Niechanowa. Drugi oddział otrzymał w dowodzenie kwaterujący w Niechanowie Rocheblave (a po jego ucieczce – Emil Faucheux)¹². Young wyruszył wkrótce z Brodowa do Niechanowa. Jazda i piechota przechodziły granicę osobno, nocą z 17 na 18 kwietnia – ta data zgadza się dokładnie z relacją Vayssièrea¹³. Po połączeniu jazdy z piechotą cały oddział minął Jezioro Powidzkie i dostał się „szybko”, jak raportował sam Young, „do Mieczownicy”¹⁴, po czym na kilka dni zapadł w lasach kazimierskich. Znajdowało się w nim „co najmniej 20 Francuzów”¹⁵. Trudno zrekonstruować cały skład francuskiego otoczenia Younga, część cudzoziemskich ochotników uniknęła bowiem inwigilacji władz, brak zaś pełnego spisu dokonanego przez stronę powstańczą. Wiadomo jednak z różnych źródeł, że prócz Vayssièrea i Buffeta w wyprawie brali udział: Lespinasse, Pierre-Marie Lorans¹⁶, Cousin¹⁷, Armand Louis Pagès, D’Arnaud, Jallet, Antoine Rouchaussé, Maréchal, Paul Argant¹⁸, może też niejaki du Loreau¹⁹.

¹² Zob. Ryszard Marciniak, *Powstanie styczniowe 1863–1864*, [w:] *Kórnik i Brnin w walkach o wolność 1794–1945*, red. Stefan Weyman, Ludwik Gomolec, Poznań – Kórnik 1976, s. 62–90, o organizacji tych dwu kolumn powstańczych s. 72–73.

¹³ Dzień 18 kwietnia jako data wkroczenia Younga do Królestwa jest poświadczony przez akta procesu Komitetu Działyńskiego (*Anklage-Schrift der Ober-Staats-Anwalts bei dem Königlichen Kammer-Gerichte gegen die Betheiligten bei dem Unternehmen [...] einen Theil des Gebiets des Preussischen Staats vom Ganzen loszureissen: wegen Hochverraths*, Berlin 1864, s. 97); taką datę przyjął też Kalembka (*Walka partii...*, s. 204). W literaturze funkcjonują wszakże różne wersje; Antoni Czubiński podaje „16 lub 17 kwietnia” (Antoni Czubiński, *Powstanie 1863–1864 roku we wschodniej Wielkopolsce*, Poznań 1993, s. 43).

¹⁴ „Dziennik Poznański” nr 101 z 3 V 1863, s. 2.

¹⁵ Jak notował 25 kwietnia w obozie Younga jego oficer Paul Argant, zarazem korespondent czasopisma „Temps”: „mindestens 20 Franzosen” (*Zabór pruski...*, s. 158).

¹⁶ Wedle wszelkiego prawdopodobieństwa był to Pierre-Marie Lorans, ekspodporucznik 9 Regimentu Kirasjerów z Maubegue („Annuaire [...] 1863”, s. 548). Jan Działyński w liście skonfiskowanym przez pruską policję wymienił oficera kawalerii nazwiskiem Lorent (*Zabór pruski...*, s. 42). Byłby on tożsamy z Pierre-Marie Lorrans’em zatrzymanym podczas rewizji w pałacu w Brodowie (tamże, s. 60). Wbrew informacji podanej w indeksie tego wydawnictwa (tamże, s. 311–312) ów Lorans nie zginął pod Brdowem, lecz przeżył, zob. późniejszy list Lespinasse’a i Lorans’a do Jana Działyńskiego (BK 07410, k. 60).

¹⁷ Wypłatę pieniędzy na podróż Cousina do Poznania odnotowano w Paryżu 1 kwietnia 1863 roku (BK 07425, k. 121, 122). Cousin został później wymieniony jako obecny w oddziale Younga w korespondencji Paula Arganta z 21 kwietnia znalezionej przy Youngu (*Zabór pruski...*, s. 158).

¹⁸ Tych sześciu Francuzów dostało się po bitwie pod Brdowem do więzienia w Kaliszu, a następnie zostali zesłani na Syberię. Zob. Irena Koberdowa, *Polityka czartoryszczyzny...*, s. 165; *Raporty polityczne...*, nr 268, s. 421–422; tu, zapewne mylnie, zapisano „Bouchaussé”). Wypłatę pieniędzy na podróż dla Rouchaussé’a odnotowano w Paryżu 23 marca 1863 roku (BK 07425, k. 121), zaś dla Maréchala 16 kwietnia (tamże, k. 126).

¹⁹ Zob. wzmiankę Berga o rzekomo poległych pod Brdowem Francuzach Lespinasse i du Loreau (Mikołaj Wasiliewicz Berg, *Zapiski...*, t. III, s. 115, oraz wyżej, przyp. 8). Można by podejrzewać,

Vayssière pisze, że na samym początku kampanii wskutek upadku z konia musiał zatrzymać się na dłużej w Kosewie. Kosewo, w którym – jak wiadomo skądinąd – znajdował się folwark i dwór, leży na wschodnim brzegu Jeziora Powidzkiego, zaledwie kilka kilometrów od Mieczownicy, nad samą granicą zaboru rosyjskiego²⁰. Biorąc pod uwagę słowa listu, wedle których już „nazajutrz” siły Younga urosły do liczby tysiąca dwustu ludzi, trzeba przyjąć, że ich autor mówi o połączonych oddziałach Younga, Seyfrieda i Oborskiego. Nie wiemy, kiedy nastąpiło to połączenie, wiadomo jednak, że wszystkie te oddziały razem, najpóźniej w dniu 22 kwietnia, jak konstatuje Sławomir Kalembka, przedwcześnie i wbrew sugestiom Rządu Narodowego „wyszły z lasów ruszkowskich do Sadlna, a następnie skierowały się na wschód ku Wierzbnikowi z zamiarem dalszego marszu na Izbicę Kujawską”²¹. Czy Vayssière uczestniczył w tym marszu? Chyba nie, skoro kurował się w Kosewie, co sugeruje, że kontuzja nastąpiła zaraz po przejściu granicy. Ponadto bowiem autor pisze, że aż do bitwy pod Nową Wsią powstańcy nie napotkali nieprzyjaciela, tymczasem tuż przed 22 kwietnia lub zaraz po tym dniu nastąpiła pod Sadlnem drobna utarczka (zapewne z kolumną generała Wittgensteina), w której poległ jeden z powstańców²². Zaraz po tym incydencie oddział Younga cofnął się – jak przypuszcza Kalembka – aż pod samą granicę, może nawet w okolice Kosewa. Ewentualnie wówczas mógłby nastąpić upadek Vayssière’a z konia, ale jeśli tak, to wspomniana utarczka powinna była znaleźć swoje odbicie w liście. Skoro tak się nie stało, można podejrzewać, że Vayssière raczej nie zobaczył na własne oczy owej silnej, liczącej około tysiąca żołnierzy armii powstańczej, która rosła z dnia na dzień²³. Skądinąd podana przezeń liczba 1200 ludzi wydaje

że Berg pomylił się, zapisując nazwisko „Lorans” jako „du Loreau”, bo zdaje się, że Lespinasse i Lorans trzymali się razem: policja pruska zastała ich obu we dworze w Brodowie (zob. *Zabór pruski...*, s. 60), a po bitwie pod Brdowem, którą wbrew słowom Berga przeżyli, wystosowali wspólny list do Jana Działyńskiego (BK 07410, k. 60). Rocznik armii francuskiej wymienia Pierre’a Loreau, podporucznika żandarmerii z Auxerre („Annuaire [...] 1863”, s. 196, 212), ale nie poprzedza jego nazwiska szlacheczkim „du”. W rachunkach Jana Działyńskiego odnotowano natomiast Nestora de Lauransa, który później, 22 marca 1864 roku, pobrał pieniądze na poczet podróży do Poznania (BK 07425, k. 67).

²⁰ Zob. *Słownik geograficzny Królestwa Polskiego i innych krajów słowiańskich*, t. IV, Warszawa 1883, s. 460.

²¹ Sławomir Kalembka, *Walki...*, s. 206.

²² Relacje z tego starcia są niejednoznaczne, lecz miało ono niewątpliwie miejsce; nie uczestniczyły w nim jednak pełne siły obu stron, raczej tylko patrole. Zob. Sławomir Kalembka, *Walki...*, s. 206–207 oraz Émile de Sayn-Wittgenstein-Berlebourg, *Souvenirs et correspondance*, t. II, 1863–1878, Paris 1888, s. 69–63; relacja uczestnika tych wydarzeń T. Tabaczyńskiego, [w:] *Spiskowcy i partyzanci 1863 roku*, red. Stefan Kieniewicz, Warszawa 1967, s. 555–557.

²³ Rozumiejąc relację Vayssière’a dosłownie, trzeba by było dopuścić, że jest ona świadectwem wczesnego połączenia sił powstańczych, zaraz po 18 kwietnia, i to gdzieś w okolicy Jeziora Powidzkiego, czy też zaraz po wejściu w lasy kazimierskie. Wydaje się to jednak mało prawdopodobne. Bowiem jeśli nawet słowo „nazajutrz” („le lendemain”, s. 1, w. 12) użyte zostało w sensie ogólnym, pozostaje



NEUTRALNOŚĆ PRUS I.

PRZYJĘCIE MOSKALI, PRZEPĘDZONYCH PRZEZ GRANICĘ PRUSKĄ, PO BITWIE POD NOWĄ WSIĄ.

3. Rosjanie zepchnięci za granicę pruską przez oddział Leona Younga de Blankenheima pod Nową Wsią 26 IV 1863 r. Ilustracja prasowa, repr., [w:] J. Dąbrowski, *Rok 1863*, Poznań 1923, s. 325

się prostym odbiciem stanu idealnego wedle instrukcji ustalonej przed wyprawą przez Komitet Działyńskiego²⁴. Kolejna wątpliwość nasuwa się, gdy czytamy w liście, że uzbrojenie powstańców wyruszających w pole było doskonałe. Kłóci się to z doniesieniem Younga, który czuł się niemile zaskoczony stanem powierzonych mu oddziałów i już w dzień po przekroczeniu granicy, czyli 19 kwietnia, miał napisać list, „w którym się uskarża, że na 500 ludzi połowa nawet nie ma dobrych drągów w rękę”²⁵.

Wyrażone powyżej wątpliwości nie są decydujące. Vayssière nie tworzył raportu, a jedynie skrótową relację, pisaną wprawdzie przez żołnierza do innego żołnierza – ale też z natury towarzyską, która opowiadała o wydarzeniach sprzed niemal dwóch burzliwych miesięcy. Nie tylko jego pamięć przyswajała obiegowe opinie, podsycane przez prasowe relacje, które po kilku miesiącach zaczynały tworzyć nierozdzielłą całość z osobistymi wspomnieniami.

RELACJE DOTYCZĄCE BITEW POD NOWĄ WSIĄ (26 IV 1863) I BRDOWEM (29 IV 1863)

Opisy obu bitew stoczonych przez partię Younga są krótkie, lecz bardzo emocjonalne i zawierają anegdotyczne szczegóły. Czy rzeczywiście pochodzą od naczynych świadków? Co do sławnej bitwy pod Nową Wsią, czas starcia oraz zapisana tu liczba 25 poległych i 40 rannych powstańców (s. 1, w. 20–21) zgadzają się w przybliżeniu z relacjami spisanyymi zaraz po bitwie i podawanymi w polskiej prasie. Jeśli chodzi o straty rosyjskie, Vayssière mocno przesadza – w czym postępuje za powszechnym przekonaniem, które każdej ze stron kazało wyolbrzymić liczbę

ono w sprzeczności z relacją samego Younga, który w opublikowanym przez „Dziennik Poznański” raporcie z 27 kwietnia podaje, że w momencie przekraczania granicy „mimo obietnic” miał przy sobie „tylko około 100 ludzi najwięcej” („Dziennik Poznański” nr 101 z 3 V 1863, s. 2) – podczas gdy Vayssière pisze aż o „500” (lub 900) powstańcach (s. 1, w. 10). Według samego Younga liczba 500 powstańców miała zostać osiągnięta właśnie nazajutrz, to jest 19 kwietnia (zob. list znaleziony „przy rewizji dokonanej w Poznaniu, w pałacu Działyńskich”, datowany „dnia 19 kwietnia”, cyt. za Mikołaj Wasiliewicz Berg, *Zapiski...*, t. III, s. 112, przyp. 1), a dopiero dobrych kilka dni później pisał w raporcie, że „od chwili opuszczenia Mieczownicy zwiększała się kolumna moja codziennie do tego stopnia, że doszedłem liczby 1000 ludzi” („Dziennik Poznański” nr 101 z 3 V 1863, s. 2). Tę liczbę potwierdza też znaleziona przy Youngu korespondencja prasowa Paula Arganta, pisana 25 kwietnia 1863 roku z obozu pod Kazimierzem Biskupim. Widniało w niej sformułowanie: „liczymy około tysiąca ludzi” („Wir sind etwa 1000 Mann”, *Zabór pruski...*, s. 158). Sławomir Kalemka, zapewne ją uwzględniając, stwierdza, że „całość tych wojsk z pewnością przekraczała tysiąc ludzi, choć zapewne nie liczyły one około trzech tysięcy, jak to podawali w swych raportach dowódcy rosyjscy” (Sławomir Kalemka, *Walki...*, s. 209).

²⁴ O teźże instrukcji zob. Janusz Staszewski, *General Edmund Taczanowski*, Poznań 1936, s. 44–45, przyp. 18.

²⁵ List znaleziony „przy rewizji”, cytowany powyżej wg Mikołaj Wasiliewicz Berg, *Zapiski...*, t. III, s. 112, przyp. 1.

zabitych nieprzyjaciół. Można też podejrzewać, że po prostu powtórzył dziennikarską wersję o „stu killkudziesięciu” zabitych Moskalach. Nawet sami uczestnicy bitew, choć czasem osądzali straty rosyjskie bardziej realistycznie, najczęściej padali ofiarą przesady²⁶. Dramatyczna opowieść o ostatnich chwilach Buffeta (s. 3, w. 11–19) budzi zaufanie, zresztą nie ma odpowiednika w innych wspomnieniach; nie potwierdzają jej niestety zachowane akta parafii Brdów²⁷. Natomiast co do relacji o śmierci Younga, trudno powstrzymać się przed podejrzeniem, że opis dowódcy, który prowadził atak unosząc swoje kepi na ostrzu szabli – powtarza relację prasową dotyczącą innej bitwy, mianowicie stoczonej przez Taczanowskiego pod Pyzdrami, gdzie „kosyniery pod dowództwem oficera francuskiego Ganier, który zatknąwszy czapkę na pałasz prowadził ich do ataku, sprawili się wybornie”²⁸. Pomyłka wydaje się tym bardziej możliwa, że doniesienie o bitwie pod Pyzdrami sąsiaduje w „Dzienniku Poznańskim” z raportem Younga o bitwie pod Nową Wsią. Niemniej jednak czerwona czapka Younga była charakterystycznym, rozpoznawalnym z daleka elementem jego stroju. Walczący pod Brdowem Franciszek Łuczyński widział, jak po bitwie niósł „jeden Moskał czapkę [Younga] na bagnecie”, a Mikołaj Berg relacjonował, że ciało Younga „rozpoznano po [...] czapce z galonami”²⁹. Oczywiście, że zatknięcie czapki na pałaszu przez samego Younga też mogło się zdarzyć.

²⁶ Zob. „Dziennik Poznański” nr 100 z 2 V 1863, s. 2. O bitwie pod Nową Wsią jej uczestnik Jackowski pisze: „biliśmy się od 11 z rana blisko do 4 po południu” i że „było nas blisko 1500”, a następnie, że spośród powstańców „poległych podobno 24, a rannych 40”, z kolei „zabitych Moskale pewnej liczby nie wiemy, bo wszystkich zabierali z sobą na podwozy i tylko 6 zostało na placu boju” (cyt. za: Teodor Zychliński, *Wspomnienia z roku 1863*, Poznań 1888, s. 83). „Wiadomości z Pola Bitwy” pisały przesadnie o „30 rannych i zabitych zarazem” oraz że „Moskale stracili wielką liczbę zabitych”, zob. *Powstanie styczniowe. Materiały i dokumenty*, cz. 1, s. 489.

²⁷ Obdukcja ciał poległych powstańców, obejmująca ich rysopis, wiek, ubiór (włącznie z bielizną, biżuterią, dewocjonaliami) oraz otrzymane rany, nie wykazała u żadnego z nich postrzału w stopę ani też w krzyże (jakie wedle opisu Vayssièr’a miał odnieść Buffet, s. 3, w. 11). Skądinąd tylko w nielicznych przypadkach odnotowano ślady wyjątkowego okrucieństwa w postaci wielokrotnych ciosów bagnetem (o znęcaniu się Rosjan nad ciałem Buffeta pisze Vayssièr, s. 3, w. 18–19). Zob. akta zgonu 68 poległych pod Brdowem powstańców w konińskim oddziale Archiwum Państwowego w Poznaniu, zespół „Akta stanu cywilnego Parafii Rzymskokatolickiej Brdów”, sygn. 80, pod nr. 20/1863, podpunkt 13 (akta te dostępne są w Internecie, zob. www.szukajwarchiwach.pl/54/731/0/6.1/80/str/1/3/15#tabSkany). Trzeba jednak zaznaczyć, że wśród opisanych tu poległych pominięto ciało Karola Libelta, może dlatego, że złożono go osobno i otrzymał odrębny grób – podobnie wszakże uczyniono z Youngiem, którego ciało zostało jednak opisane.

²⁸ „Dziennik Poznański” nr 101 z 3 V 1863, s. 1.

²⁹ Franciszek Łuczyński, *Pamiętka roku mego pamiętnego 1863*, [w:] *Spiskowcy i partyzanci 1863 roku*, red. Stefan Kieniewicz, Warszawa 1967, s. 263–308, cyt. s. 300; Mikołaj Wasiliewicz Berg, *Zapiski* t. III, s. 115, przyp. 1.

SPRAWA SEYFRIEDA

W liście, podobnie jak w innych relacjach, czytamy powszechnie powtarzaną przez pamiętnikarzy opowieść o niedotrzymaniu przez Józefa Alojzego Seyfrieda, „podłego Polaka” (*infâme polonais*, s. 2, w. 16), umowy o wzajemnym wsparciu. Seyfried teoretycznie stał na czele powstańczej armii³⁰. Sławomir Kalembka z niejaką goryczą stwierdza, że po klęsce „jak zawsze w takich wypadkach szukano winnego. Znaleziono go w osobie formalnego głównodowodzącego na Kujawach Seyfrieda”³¹. Tymczasem ów głównodowodzący – niekoniecznie dowodził i niekoniecznie był odpowiedzialny za klęskę, bo kiedy bliżej przyjrzymy się relacjom z pola walki, sprawa okaże się bardziej skomplikowana. Na Seyfrieda, jako zwolennika Mierosławskiego, patrzono bowiem z pewnym uprzedzeniem. Od samego początku przedstawiciele Hotelu Lambert zamierzali odebrać mu naczelne dowództwo i powierzyć je Youngowi. Tym zamiarom najwyraźniej sekundował Rząd Narodowy, który mianował Francuza (choć nie wiadomo dokładnie, kiedy) pułkownikiem. Według relacji Mikołaja Berga po bitwie pod Brdowem Rosjanie mieli znaleźć przy jego ciele list od Rządu Narodowego, zapowiadający: „w tych dniach otrzymasz nominację na naczelnika sił zbrojnych Mazowsza”³². Widocznie dlatego właśnie Young zachowywał się wobec Seyfrieda niczym dowódca nadrzędny, co musiało wywołać nieporozumienia, a na dodatek przydano jeszcze Youngowi – skromnemu podporucznikowi rodem z Alzacji – czczy tytuł szlachecki „de Blankenheim”, który wytworzył dystans pomiędzy nimi, zmylił zresztą i Rosjan, i polskie ziemiaństwo, i dziennikarzy³³. Do literatury pięknej przeszło rzekome powiedzenie zazdrosnego o sukcesy Seyfrieda: „niech też Czartoryscy-ków trochę przetrzepią”, cytowane przez pamiętnikarza³⁴. Żołnierze walczący pod

³⁰ Seyfried formalnie zastępował Kazimierza Mielęckiego, który, ciężko ranny w bitwie pod Olszakiem, po długiej chorobie zmarł w lipcu 1863 roku.

³¹ Sławomir Kalembka, *Walki...*, s. 216.

³² Mikołaj Wasiliewicz Berg, *Zapiski...*, t. III, s. 113.

³³ Berg pisze z przesadą, że „Seyfried z pochodzenia i w uczuciach był plebejuszem, Jounng od stóp do głowy arystokratą” (Mikołaj Wasiliewicz Berg, *Zapiski...*, t. III, s. 112), podobnie Wieniawski, który rzekomo osobiście podejmował szampanem tego „człowieka z wykwintnych sfer towarzyskich i zajmującego poważne stanowisko w armii francuskiej” (Jordan [Juljan Wieniawski], *Kartki z mego pamiętnika*, t. 1–2, Warszawa – Kraków 1911, t. 2, s. 41). Jeszcze 1 maja 1863 roku „Dziennik Poznański” pisał o bitwie pod Nową Wsią, że stoczyła ją „część obozu Seyfryda”, a powstańcy atakowali „pod dowództwem Younga Blankenheim” („Dziennik Poznański” nr 99 z 1 V 1863, s. 2). Kilka dni potem Seyfried jako główny dowódca znikł z gazetowych szpalt, zaś Young zyskał arystokratyczne „hr.” i „de” przed nazwiskiem; raport dotyczący bitwy podpisano: „hr[abia] Younk de Blankenheim” („Dziennik Poznański” nr 101 z 3 V 1863, s. 2; pojawiają się tu mylnie dwa podobne doniesienia o jednej i tej samej bitwie pod Nową Wsią, jedno „z nad Gopła”, drugie „z konińskiego”).

³⁴ Pamiętnik Ignacego Zielińskiego, cyt. za: Janusz Staszewski, *General Edmund Taczanowski...*, s. 204.

Nową Wsią i Brdowem mieli nieszczęście uczestniczyć w konflikcie wodzów, co nie mogło pozytywnie wpłynąć na ich morale³⁵. A przecież istniała też przeciwstawna wersja wydarzeń, wedle której część żołnierzy miała odłączyć się od Seyfrieda i ruszyć na ratunek Youngowi – także i ona znalazła odzwierciedlenie w liście (s. 2, w. 18–20). Gdzie indziej dowiadujemy się, że to właśnie ludzie Seyfrieda zostali zaatakowani na samym początku i że wspólnie ze swym wodzem brali udział w walce³⁶. Widząc, że sprawa daleka jest od jednoznacznego wyjaśnienia, poprzestańmy na stwierdzeniu, że Vayssière opowiada się za najpowszechniej kursującą opinią, obarczając Seyfrieda odpowiedzialnością za klęskę pod Brdowem³⁷.

POSTAĆ YOUNGA

List Vayssière'a współbrzmi też z głosami, które wyolbrzymiały zasługi Younga de Blankenheima. Jednak o ile jego waleczności nikt nie zaprzeczał, pojawiały się zarzuty co do sposobu, w jaki dowodził, czy raczej nierozważnie narażał się, stając osobiście w pierwszej linii³⁸. Zapewne podobne uwagi znalazły odzwierciedlenie w liście, który, jeśli sądzić po zachowanych fragmentach zdań, powtarzał argumenty zwolenników Seyfrieda, broniących go przed oskarżeniem o zdradę (s. 3, w. 7–8). Znamy różne opisy śmierci Younga, publikowane na bieżąco w prasie i później we wspomnieniach. Wersje te znacznie różnią się między sobą. Najbardziej fantastyczne twierdzą, jakoby śmiertelnie ranemu Youngowi Rosjanie obcięli ręce i nogi, zadając mu ponadto liczne ciosy

³⁵ Zob. np. bardzo krytyczne wobec Seyfrieda relacje Edmunda Calliera (Edmund Callier, *Trzy ustępy z powstania polskiego 1863–1864*, Poznań 1868, s. 17–18), Mieczysława Jackowskiego (Teodor Żychliński, *Wspomnienia...*, s. 83, 84), Leona Króla z Kórnika (Leon Król, *Wspomnienia* publikowane w tym numerze „Pamiętnika Biblioteki Kórnickiej”, s. 3), Franciszka Łuczyńskiego (Franciszek Łuczyński, *Pamiętka...*, s. 293–294, 295) i „polskich powstańców” w relacji Berga (Mikołaj Wasiliewicz Berg, *Zapiski...*, t. III, s. 113). Badacz Sławomir Kalembka stwierdza w tej sytuacji ostrożnie, że „w działaniach bojowych przeprowadzonych 26 IV niejasna jest rola i miejsce Seyfrieda” (Sławomir Kalembka, *Walki...*, s. 208).

³⁶ Mikołaj Wasiliewicz Berg, *Zapiski...*, t. III, s. 114; Józef Okoniewski, *Wspomnienia osobiste Józefa Okoniewskiego. Z zapisków ojca opracowała Maria [Okoniewska]*, Berlin 1903, s. 12; zob. też Antoni Czubiński, *Powstanie...*, s. 48, przyp. 27.

³⁷ Seyfried został też wkrótce zdymisjonowany, po czym oddano go pod sąd wojenny, jednak ukrył się i uniknął kary. Karol Włodek otrzymał komendę nad jego oddziałem, a Ludwik Oborski stanowisko zastępcy sił zbrojnych województwa mazowieckiego (przypomnijmy, że właściwym naczelnikiem wciąż jeszcze był ranny i niezdolny do walki Kazimierz Mielęcki). Możemy się tylko domyślać, że te właśnie wydarzenia relacjonował autor listu w dwu zniszczonych, nieczytelnych fragmentach – co sugerują zachowane ułamki zdań i wyrazów (s. 3, w. 5–7).

³⁸ Czubiński, powołując się na list Jackowskiego publikowany przez Żychlińskiego, podaje, że „W czasie walki [...] nie dowodził on [Young] oddziałem lecz znajdował się w pierwszym szeregu walczących wzywając do marszu naprzód (En avant)” (Antoni Czubiński, *Powstanie...*, s. 43).

bagnetem³⁹. Żadna z tych relacji nie odpowiada prawdzie. Szczęśliwie zachował się akt zgonu sporządzony w Brdowie 1 maja 1863 roku, z którego wynika, że ciało Younga zostało bez trudu zidentyfikowane przez świadków i że wcale nie było aż tak okropnie zmasakrowane. Podczas obdukcji odnotowano

postrzał z lewej strony w brzuch od kuli, cięcie od pałasza z prawej strony, u lewej ręki palec mały przecięty, u prawej ręki dwa palce: mniejszy i większy ucięte, ręka za kostką zupełnie przecięta⁴⁰.

Dodajmy, że obcięcie obu rąk zdementował po czasie sam „Dziennik Poznański” (który zdaje się pierwszy też podał ową bulwersującą wiadomość) wyjaśniając, że „mylnem jest, jakoby Yungowi obie ręce ucięto, padł on kulą ugodzony”⁴¹. Zgadza się to z powyższym dokumentem; sprostowanie musiało zatem wyjść od dobrze poinformowanych osób. Nasz autor, piszący o dwóch kulach i licznych ciosach bagnatów (s. 2, w. 21–22), nie miał pewnie kontaktu ze świadkami obdukcji, ale trzeba też przyznać, że nie powtarza najbardziej sensacyjnych wersji.

Kilka szczątkowo zachowanych zdań o żałobie, jaką wielkopolskie ziemiaństwo miało okryć się po śmierci Younga, oraz o jego pochówku (s. 3, w. 2–4), przywodzi na myśl relację z „Dziennika Poznańskiego”, dotyczącą jednak innego pogrzebu – który odbył się po pierwszej, zwycięskiej bitwie pod Nową Wsią, kiedy to trumny kapitana Solnickiego i dwóch Francuzów dźwigali „obywatele”⁴². Podobnie Vayssière pisze o Polakach „z najzacniejszych rodów szlacheckich”, którzy mieli dźwigać trumnę (s. 3, w. 4). Może autor listu był pod świeżym wrażeniem uroczystego nabożeństwa za duszę Younga, jakie odprawiono w kościele św. Marcina w Poznaniu i podczas którego zaśpiewano – jak odnotowała pruska policja –

³⁹ Zob. makabryczne opisy śmierci Younga, które jeszcze nie tak dawno przyjmowano za dobrą monetę (np. *Spiskowcy i partyzanci...*, s. 300, przyp. 40): „Dziennik Poznański” z 5 V 1863, doniesienie powtórzone przez „L’Illustration. Journal Universel” z 23 V 1863, s. 336; Franciszek Łuczyński, *Pamiętka...*, s. 298; Mikołaj Wasiliewicz Berg, *Zapiski...*, t. III, s. 115; [Leon Kapliński,] *Éphémérides polonaises*, t. III, *Juillet, août et septembre*, Paris 1864, s. 107; Teodor Żychliński, *Wspomnienia...*, s. 36. Wieniawski przekazał wariant najbardziej drastyczny, według którego Rosjanie „głowę jego [Younga] wraz z czerwoną czapką, osadzone na ostrzu dzidy kozackiej, obnosili w tryumfie” (Jordan [Juljan Wieniawski], *Kartki z mego pamiętnika*, t. 2, s. 56). Skądinąd wiadomo ze wspomnień Łuczyńskiego (patrz też wyżej w tekście głównym i przyp. 30), że tylko czapkę Younga obnoszono na bagnecie. Co do poświadczonych źródłowo szczegółów śmierci Younga zob. tekst główny i następny przypis.

⁴⁰ Young był po śmierci „[...] rekognoskowany przez W. Apolinarego Przyłupskiego z Osieka i W. Antoniego Wakowskiego z Mostek i W. Ksawerego Rościszewskiego z wsi Psar, którzy oświadczyli, że się nazywa Junk Francuz”. „Akta...”, sygn. 80, pod nr. 20/1863, podpunkt 13.

⁴¹ „Dziennik Poznański” nr 104 z 8 V 1863, s. 3.

⁴² „Dziennik Poznański” nr 101 z 3 V 1863, s. 1.

*Boże coś Polskę*⁴³? Niewykluczone, że dotarły doń też echa podobnego, publicznego nabożeństwa w kościele Notre-Dame w Bordeaux⁴⁴. Tymczasem relacje z Brdowa mówią jasno, że Young nie otrzymał osobnej trumny⁴⁵. Mimo ostrożności, z jaką należy oceniać prywatną wypowiedź Vayssièrè'a, trudno nie dziwić się pomyłce dotyczącej pogrzebu bliskiego podobno przyjaciela.

LOSY AUTORA LISTU PO 29 KWIECZNIA 1863 ROKU

Zastanawia brak jakiegokolwiek wzmianki o pyzdrowsko-ignacewskiej kampanii Taczanowskiego, zakończonej 9 maja bitwą pod Ignacewem, w której brali przecież udział liczni Francuzi, w tym Paul Ganier d'Abin i Emil Faucheux, jak też kapitan kosynierów Eugène Mondon oraz kawalerzysta Michel Paradis⁴⁶. Vayssièrè nie powinien był pozostać obojętnym na losy reszty powstańczej armii, a trzech spośród wymienionych tu Francuzów poznał przecież osobiście. Wprawdzie możliwe, że zobaczył ich dopiero po napisaniu listu, ale o czynach Ganiera i Faucheux tak czy inaczej było głośno. Dziwne więc, że zupełnie o nich nie wspomina, zaś o rzekomej współpracy z Taczanowskim pisze niejasno. Z analizy podawanych w liście dat wynikałoby, że w pierwszych dniach maja Vayssièrè przeszedł „pod rozkazy” tego generała. Wątpliwe przecież, by stało się to przed bitwą pod Ignacewem, która została w liście pominięta⁴⁷. Powstaje tym samym sprzeczność: autor

⁴³ List Friedricha Wilhelma Edmunda Bärensprunga, prezydenta policji pruskiej w prowincji poznańskiej, z 30 maja 1863 roku, *Zabór pruski...*, nr 79, s. 109–110.

⁴⁴ Na to nabożeństwo zapraszał wydawany w Bordeaux „Journal de Toulouse Politique et Littéraire” nr 128 z soboty 9 V 1863, s. 2.

⁴⁵ Żychliński twierdzi za Nowoleckim, że pogrzeb Younga odbył się w Brdowie dopiero 5 maja (Teodor Żychliński, *Wspomnienia...*, s. 36; Zygmunt Kolumna [Aleksander Nowolecki], *Pamiętka dla rodzin polskich. Krótkie wiadomości biograficzne [...]*, cz. 1–2, Kraków 1867–1868), ale wiemy skądinąd, że Younga pochowano nazajutrz po bitwie. 5 maja ukazało się w prasie doniesienie z 2 maja, którego autorka opisywała już wrażenia z pobytu „nad mogiłą poległych” („Dziennik Poznański” z 5 V 1863, s. 1).

⁴⁶ Michel Paradis był podoficerem, który 14 kwietnia pobrał w Paryżu pieniądze na podróż do Poznania w towarzystwie porucznika Lallemand, „żołnierza” Sandoz i dwóch innych podoficerów: Henri Soudeix oraz Seville (BK 07425, k. 131). Imię „Michael” odnotowała jedynie pruska policja, kiedy Paradis zjawił się w Poznaniu (towarzyszili mu Eugène Mondon, Auguste Briotet i Joseph Kriezer, zob. *Zabór pruski...*, s. 59). Paradis odbył następnie wspólnie z Eugène'em Mondonem pierwszą kampanię Taczanowskiego, po bitwie ignacewskiej wrócił z nim w Poznańskie i uczestniczył w przygotowaniach do kolejnej wyprawy, która ruszyła 14 lipca (zob. niżej). Po klęsce i rozbiciu oddziału pod Cieślami i Rudą Wieczyńską długo jeszcze musiał pozostawać w służbie powstańczej, jeśli to on (a nie inny Francuz tego samego nazwiska) napisał list do Jana Działyńskiego datowany w Paryżu 29 stycznia 1864 roku (BK 07410, k. 76).

⁴⁷ Klęska pod Brdowem miała miejsce w środę (a nie we wtorek, jak pisze Vayssièrè) 29 kwietnia, czyli w tym samym dniu, w którym Taczanowski stoczył bitwę pod Pyzdrami. Gdyby zatem, jak czytamy w liście Vayssièrè'a, tenże po tygodniu podążył pod rozkazy Taczanowskiego (s. 3, w. 23–26), a dopiero w „kilka” czy „ileś” dni później przeszedł granicę, udając się w Poznańskie (s. 3, w. 27–29),

sugeruje, że dołączył do generała Taczanowskiego w ślad za rozbitkami z oddziału Younga, podczas gdy rozbitkowie owi po bitwie ignacewskiej masowo uciekali do Księstwa, natomiast sam Taczanowski ukrył się „w Kosmowie, majątności Józefa Gajewskiego”⁴⁸, kilkanaście kilometrów na północ od Kalisza, gdzie zaczął formować swój sławny oddział kawalerii. Tak więc nasz autor mógł uczestniczyć w pracach organizacyjnych przyszłego generała⁴⁹ dopiero po bitwie ignacewskiej, w której najwyraźniej udziału nie wziął. Jednak, jak sam pisze, szybko zrezygnował ze współpracy z Taczanowskim, powracając w Poznańskie. Rodzi się tutaj podejrzenie, że Vayssière w ogóle nie wstąpił na ziemię Królestwa Polskiego i że jego barwne opowieści albo pokrywają jakieś tajemnice konspiracyjne, albo też są klasycznym tworem żołnierza samochwała. Miejsce domniemanego dłuższego pobytu – nadgraniczne Kosewo – daje tu do myślenia.

Z drugiej strony, nie można zaprzeczyć, że przygotowania do letniej kampanii prowadzono w łączności z Taczanowskim i że nowa kolumna miała wyjść z Księstwa, aby połączyć się z jego kawalerią. Z raportu Eugène’a Mondona, który po klęsce ignacewskiej powrócił wspólnie z Michelem Paradise’em do zaboru pruskiego, wynika, że w pracach nad tym przedsięwzięciem uczestniczyli popołu Paul Ganier d’Abin, Henri Soudeix i właśnie Vayssière⁵⁰. Od nich trzech bowiem Mondon miał dowiedzieć się w początku lipca o swoim awansie na kapitana kosynierów (*capitaine aide-major des faucheurs*). Vayssière z kolei pisze, iż, skontaktowawszy się z „nowym komitetem narodowym Wielkiego Księstwa” (s. 3, w. 31–32), miał sporządzić obszerną „opinię o służbie w kampanii” (s. 4, w. 8–10). W zbiorach Biblioteki Kórnickiej zachował się anonimowy, pisany po francusku *Projet d’organisation*, datowany 28 maja 1863 roku – mający taki właśnie kształt, o jakim pisze Vayssière. Być może jest to jakiś ślad jego prac⁵¹.

to musiałby dołączyć do oddziału Taczanowskiego pomiędzy Pызdami (skąd Taczanowski wymaszerował rankiem w piątek 1 maja) a Kołem (gdzie potyczkę stoczono we czwartek 7 maja), w każdym zaś razie najpóźniej przed klęską pod Ignacem 9 maja, potem bowiem Taczanowski na czas jakiś zniknął z pola widzenia swoich podwładnych. Nasz autor milczy na ten temat. Wspomina wszakże, że dołączył do Taczanowskiego posłyszawszy, że w jego obozie znajdują się resztki kolumny rozbitej pod Brdowem (s. 3, w. 24–26). Otóż kombatanci spod Brdowa zasilali oddział Taczanowskiego począwszy od 6 maja do nocy z 8 na 9 maja (zob. Janusz Staszewski, *Generał Edmund Taczanowski...*, s. 72; Ryszard Marciniak, *Powstanie...*, s. 88, przyp. 98 i 99; Teodor Żychliński, *Wspomnienia...*, s. 58). Najwyraźniej więc zabrakło pośród nich Vayssière’a, skoro nawet nie wspomina on o bitwie ignacewskiej, najważniejszej batalii tamtych dni.

⁴⁸ Janusz Staszewski, *Generał Edmund Taczanowski...*, s. 96.

⁴⁹ Nominację na generała otrzymał Taczanowski dopiero po 26 maja 1863 roku; zob. tamże, s. 96–97.

⁵⁰ BK 07410, k. 62. Mondon zapisuje nazwiska obu swoich rodaków (nie podając ich imion) konsekwentnie: Vessière, Gagné. O Mondonie zob. przyp. 55.

⁵¹ *Projet d’organisation pour un effectif de 1500 hommes* z 28 maja 1863 został sporządzony na użytek oddziałów powstańczych formowanych w zaborze pruskim (BK 07415, k. 18–19). Miejsce

Tu jednak pojawiają się dalsze pytania. Vayssière pisze wprawdzie, że zaproponowano mu stanowisko pułkownika szefa sztabu, które przyjął; nie napisał jednak wprost, że został mianowany pułkownikiem. Wiemy przecież, że to Ganier zyskał ten stopień i że jemu właśnie w lipcu powierzono nową kolumnę. Światło na sprawę tego awansu rzuca pisany w Poznaniu 3 lipca gorzki list Romana Czartoryskiego, w którym tenże skarży się Janowi Działyńskiemu na niedostatki kadry dowódczej:

Co się wreszcie tyczy oficerów, to niech prosto i śmiało do Poznania zjeżdżają, szczególnie wyższy oficer by się bardzo przydał – tutaj bowiem Gagnier [sic] odebrał dowództwo nowego oddziału i wszyscy z tego niekontenci – najlepszym sposobem pozbycia się go było by przysłanie Francuza wyższej rangi, który by nad nim objął komendę⁵².

Nie wygląda więc na to, aby Vayssière miał w tym czasie jakieś widoki na awans. Wspomnianą wyprawę poprowadził Paul Ganier d'Abin nocą z 14 na 15 lipca. Skończyła się ona tragicznie. Jeden z podkomendnych ocenił go wówczas bardzo ostro: „taki dowódca ze swymi starszymi zasłużył na śmierć dla przykładu innym”⁵³. Pod Cieśłami, tuż przed granicą rosyjską, skąd widać już było leżące w Królestwie Pызdry – czekały na powstańców zaczajone oddziały pruskie, w Królestwie zaś – moskiewskie. Najwyraźniej zabrakło zachowania tajemnicy, odpowiedniego rozpoznania i roztropności. Ponadto maszerującym powstańcom rozdano podobno tylko po trzy ładunki, co uniemożliwiło skuteczne odparcie niespodziewanego ataku. Tylko niewielka część kolumny zdołała z Ganierem na czele przejść przez granicę, aby zaraz potem dać się rozbić pod Rudą Wieczyńską. Reszta albo poległa, albo wpadła w ręce pruskie lub moskiewskie⁵⁴. Henri Soudeix

jego zredagowania jest zapisane nieczytelnie, w każdym razie nie jest to „Posen”. Kaligraficzne poza tym szczególnie pismo nie pozwala na zestawienie z pośpiesznym pismem listu Vayssière’a. Ponadto *Projet* nie zajmuje „dwudziestu stron”, o których Vayssière wspomina (s. 4, w. 100), co oczywiście nie jest rozstrzygające.

⁵² List Romana Czartoryskiego do Jana Działyńskiego (?) datowany 3 lipca 1863 roku w Poznaniu, BK 7408, k. 32 verso–33 recto.

⁵³ Franciszek Łuczyński, *Pamiętka...*, s. 274.

⁵⁴ O tej potyczce zob. Stanisław Zieliński, *Bitwy i potyczki 1863–1864*, Rapperswil 1913, s. 208; Janusz Staszewski, *Generał Edmund Taczanowski...*, s. 102–103; Zdzisław Grot, *Rok 1863...*, s. 104. Przebieg starcia pod Cieśłami i Rudą Wieczyńską niemal natychmiast stał się przedmiotem kontrowersji i polemiki. Opisujący wyprawę list Ganiera, wydrukowany w paryskim dzienniku „Siècle” (przedruk: *Éphémérides...*, t. III, s. 73–75) był dwukrotnie prostowany przez „Dziennik Poznański” (nr 181 z wtorku 11 sierpnia 1863, s. 1 i nr 184 z piątku 14 sierpnia 1863, s. 2–3). Opublikowane znacznie później wspomnienia uczestników wyprawy w niekorzystnym świetle przedstawiały jej organizatorów i dowódców (Pankracy Wodziński, *Wspomnienia żołnierza-tulacza 1848–1863*, oprac. Stanisław Krynicki, Lwów 1912, s. 97–98; Franciszek Łuczyński, *Pamiętka...*, s. 269–276). Paul Ganier uszedł pościgowi i niemal natychmiast powrócił do Wielkiego Księstwa, aby wkrótce

zginął męczeńską śmiercią, a Mondon dostał się do poznańskiej Cytadeli, skąd wyszedł dopiero w listopadzie⁵⁵. Niestety, z raportu tego ostatniego nie wynika, czy Vayssière wziął w końcu udział w wyprawie, czy też nie. Nie wspominają o nim ani autorzy wspomnień, ani dokumenty pruskiej policji, co jednak niczego jeszcze nie dowodzi, bo żadna z relacji nie jest kompletna. W każdym razie w owych relacjach pojawiają się jeszcze trzej Francuzi: „Unteroffizier Robillard”, który dostał się do niewoli, oraz Boyer i Paradis, którym udało się przebić do Królestwa⁵⁶. Pytanie, czy

znów wyruszyć w pole. Ostatecznie zginął 4 września pod Wolą Cyrusową (zob. Stanisław Zieliński, *Bitwy i potyczki...*, s. 43–44).

⁵⁵ Ważnym źródłem do losów Vayssièrè'a jest raport spisany dla Jana Działyńskiego przez Eugène'a Mondona, ekspodoficera 61 Regimentu Piechoty Liniowej stacjonującego w Lille (BK 07410, k. 62). Nie wiemy, czy Mondon poznał Vayssièrè'a przed wyjazdem; w każdym razie zetknęli się w Poznańskim najpóźniej w początku lipca. Podróż Mondona do Polski zaczęła się w Bordeaux, skąd wyruszył do Paryża 9 kwietnia, a stamtąd do Polski – jak twierdzi – 12 kwietnia. Jednak wypłatę pieniędzy na jego podróż odnotowano w Paryżu dzień później, 13 kwietnia, tego samego też dnia otrzymał wizę. W każdym razie opuścił Poznań koleją 17 kwietnia, wyruszając pociągiem w stronę granicy Królestwa, ale po drodze zniknął pruskim policjantom z oczu (zob. rachunki kosztów podróży z archiwum Jana Działyńskiego, BK 07425, k. 121, 122, 129; *Zabór pruski...*, s. 59). Wówczas musiał trafić do Drążgowa, gdzie, jak sam odnotowuje w raporcie, znajdowali się „pułkownik de Noë, Faucheux, l'Allemand, Brilinski, Barba, Bonhomme, Portos”. W ich obecności został mianowany porucznikiem. Następnie wziął udział w pierwszej kampanii Taczanowskiego, aby po bitwie ignacewskiej przedostać się znów w Poznańskie i wspólnie z m.in. Vayssièrè'em wziąć udział w przygotowaniach do lipcowej wyprawy. Ponieważ jego raport nie był dotąd – o ile mi wiadomo – drukowany, pozwałam sobie streścić jego opowieść dotyczącą starcia pod Cieślami. Otóż Mondon twierdzi, że 14 lipca w nocy (domyślnie: z grupą Francuzów?) opuścił Komorniki, aby w lesie pod Miłosławiem połączyć się z kolumną pod dowództwem pułkownika Ganiera, liczącą, jak pisze, 300 ludzi. O godzinie czwartej nad ranem 15 lipca powstańcy zobaczyli Pyzdry, ale tu właśnie czekała na nich zasadzka. Żołnierze pruscy mieli zacząć się po obu stronach granicy, leżąc pośród pól zbóż i kartofli oraz ukryci „w domach”. Powstańcza kolumna nie zauważyła pierwszej linii Prusaków i przeszła mimo; kiedy zaś zbliżyła się do drugiej linii – ta ostatnia dała nagle ognia z prawej flanki. Wtedy oddział Ganiera miał rozpaść się na dwie części: jedna pozostała na placu, druga rozpoczęła ucieczkę. Wobec tego kapitan Henri Soudeix wydał rozkaz, aby Mondon dogonił uciekinierów. Ten, przebywszy pół kilometra, ujrzał, że uciekającym odcięła już odwrót druga linia pruskich żołnierzy, ta, którą powstańcy wcześniej minęli. Samotnie zawrócił wówczas ku oddziałowi, który pozostał na placu, lecz już z odległości dziewięćdziesięciu metrów dostrzegł, że także i ów oddział został otoczony. Mondon nie wspomina w swoim raporcie o tej części kolumny, która mimo wszystko przedostała się do Królestwa. Prócz Soudeixa nie wymienia też żadnych nazwisk pozostałych uczestników starcia, choć przy opisach wcześniejszych potyczek nie skąpił tego rodzaju informacji. Aresztowany przez Prusaków, spędził we Wrześni, a potem w poznańskiej Cytadeli „trzy miesiące i 27 dni”. Odzyskawszy wolność 5 listopada, już 9 tego miesiąca przybył miał do Paryża, gdzie wystąpił do kapitana Stuarta o potwierdzenie swojego oficerskiego stopnia, a relację, datowaną 13 listopada, przesłał na ręce hrabiego Jana Działyńskiego z prośbą o rekomendację u księcia Czartoryskiego i z nadzieją ponownego wyjazdu do Polski.

⁵⁶ Pankracy Wodziński wspomina, że przez granicę zdołali przebić się tylko Paradis i Boyer, „ludzie o zajęczem sercu”, którzy „wnosili demoralizujący czynnik do szwadronu” i dlatego powstańcy musieli wkrótce „wrócić do Poznańskiego” (Pankracy Wodziński, *Wspomnienia...*, s. 97, 98). Robillard i Boyé

Victor-Alexandre Vayssière im towarzyszył i czy w ogóle odegrał jeszcze jakąś rolę w organizacji powstania – pozostaje do wyjaśnienia.

Za pointę tych rozważań niech starczy konstatacja dwóch faktów. Jeden – to mieszane uczucia, z jakimi Polacy wspominali udział ochotników znad Sekwany w powstaniu. Pankracy Wodziński, jeden z uczestników narad we dworze w Drżągowie, na których Vayssière mógł być obecny, zapisał, że Francuzi czynili na nim

wrażenie blagierów, których awanturnicza żyłka popchnęła do Polski, – lub być może nawet nadzieja obłowienia się stała się przyczyną ich postanowienia. Jakoż w istocie, z tych Francuzów, którzy wzięli udział w powstaniu, jeden tylko Jounng zasługiwał na nazwę człowieka dzielnego i człowieka honoru, które to swoje zalety śmiercią walecznych na polu bitwy stwierdził⁵⁷.

Ocena to nader jednostronna. Francuzów – młodszych oficerów i podoficerów – obarczono przecież w Polsce samodzielnymi zadaniami, których nie mieli jeszcze okazji podejmować w macierzystej armii, a cóż dopiero stojąc na czele zbiorowiska niewykwalifikowanych wolontariuszy. Nic więc dziwnego, że zadań tych nie byli w stanie udźwignąć. Natomiast wiemy, że po powrocie do ojczyzny, w dobie wojny francusko-pruskiej, niejeden z nich dał dowody odwagi i zdolności do poświęceń. Także kapitan Victor-Alexandre Vayssière, jak się zdaje tożsamy z autorem omawianego tu listu, który u boku sławnego pułkownika Denfert-Rochereau bronił twierdzy Belfort. W kwietniu 1871 roku odznaczono go za męstwo orderem Legii Honorowej. Jednak szczegółowe poznanie jego losów wymaga dalszej kwerendy⁵⁸.

pobrali pieniądze na wyjazd do Polski w Paryżu 28 kwietnia 1863 roku (BK 07425, k. 126). Robillard został potem wzięty do niewoli pod Cieślą 15 lipca (*Zabór pruski* ..., s. 126). Co do Michela Paradisa, zob. też przyp. 46.

⁵⁷ Pankracy Wodziński, *Wspomnienia...*, s. 93. Oczywiście nie można twierdzić z całą pewnością, że w owym spotkaniu, które miało się odbyć „w początku kwietnia”, uczestniczył Vayssière – skoro nie znamy nawet dokładnej daty jego przyjazdu do Wielkopolski. W każdym jednak razie Wodziński, który służył pod Youngiem, musiał go poznać.

⁵⁸ Zob. decyzję kancelarii Legii Honorowej z 16 IV 1863 opublikowaną w „Le Petit Journal Lyonnais” z czwartku 27 IV 1871, s. 4, a potem m.in. w urzędowym wykazie kawalerów Legii Honorowej z lat 1811–1918 w „Bulletin des lois” pod datą 18 IV 1871. W tym ostatnim czytamy, że odznaczony został „M[onsieur] Vayssière (Victor-Alexandre), capitaine au seizième régiment provisoire de la garde nationale mobile; quatorze ans de service effectif, une campagne”. Ponieważ podany tu okres służby zgadza się z danymi z „Annuaire [...] 1863”, jest niemal pewne, że mamy do czynienia z jedną i tą samą osobą. Natomiast identyfikacja tego Vayssière’a z Francuzem, przyjacielem Leona Younga, który od kwietnia do lipca 1863 roku przebywał w Wielkopolsce i napisał publikowany tu list – choć bardzo prawdopodobna, pozostaje hipotetyczna.

BIBLIOGRAFIA

- Rękopisy:** z Biblioteki Kórnickiej – BK 7408, 7410, 7415, 7425; z Archiwum Państwowego w Poznaniu, Oddział w Koninie – Akta stanu cywilnego Parafii Rzymskokatolickiej Brdów, sygn. 80, pod nr. 20/1863, podpunkt 13, www.szukajwarchiwach.pl/54/731/0/6.1/80/str/1/3/15#tabSkany (dostęp 13.11.2014).
- Anklage-Schrift der Ober-Staats-Anwalts bei dem Königlichen Kammer-Gerichte gegen die Beteiligten bei dem Unternehmen [...] einen Theil des Gebiets des Preussischen Staats vom Ganzen loszureissen: wegen Hochverraths*, Berlin 1864.
- „Annuaire militaire de l'empire français pour l'année 1863”, Paris – Strasbourg 1863.
- „Annuaire militaire de l'empire français pour l'année 1870”, Paris 1870.
- Berg Mikołaj Wasiliewicz, *Zapiski o powstaniu polskiem 1863 i 1864 r. i poprzedzającej powstanie epoce demonstracyi od 1856 r., z rosyjskiego oryginału dosłownie przełożył K. J.*, t. I – III, Kraków 1898–1899.
- Callier Edmund, *Trzy ustępy z powstania polskiego 1863–1864*, Poznań 1868.
- Czubiński Antoni, *Powstanie 1863–1864 roku we wschodniej Wielkopolsce*, Poznań 1993.
- „Dziennik Poznański” 1863, nr 99 (1 V); 1863, nr 100 (2 V); 1863, nr 101 (3 V).
- Grot Zdzisław, *Rok 1863 w zaborze pruskim. Udział społeczeństwa polskiego w powstaniu styczniowym*, Poznań 1963.
- „L'illustration. Journal Universel”, 23 V 1863.
- „Journal de Toulouse Politique et Littéraire” 1863, nr 128 (9 V).
- Kalembka Sławomir, *Walki partii Leona Younga de Blankenheima w kwietniu 1863 r. na Kujawach*, „Zapiski Historyczne” 1974, t. 39, z. 3, s. 195–218.
- [Kapliński Leon], *Éphémérides polonaises*, t. III, Juillet, août et septembre, Paris 1864.
- Koberdowa Irena, *Polityka czartoryszczyzny w okresie powstania styczniowego*, Warszawa 1957.
- Król Leon, *Wspomnienia*, „Pamiętnik Biblioteki Kórnickiej” 2014, z. 31.
- „Le Petit Journal Lyonnais”, 27 IV 1871.
- Łuczyński Franciszek, *Pamiętka roku mego pamiętnego 1863*, [w:] *Spiskowcy i partyzanci 1863 roku*, red. Stefan Kieniewicz, Warszawa 1967.
- Marciniak Ryszard, *Powstanie styczniowe 1863–1864*, [w:] *Kórnik i Bnin w walkach o wolność 1794–1945*, red. Stefan Weyman, Ludwik Gomolec, Poznań – Kórnik 1976.
- Okoniewski Józef, *Wspomnienia osobiste Józefa Okoniewskiego. Z zapisków ojca opracowała Maria [Okoniewska]*, Berlin 1903.
- Powstanie styczniowe. Materiały i dokumenty. Prasa tajna z lat 1863–1864*, cz. I, red. Stefan Kieniewicz, Ilja Miller, Wrocław – Moskwa 1966.
- Raporty polityczne konsulów generalnych Francji w Warszawie, 1860–1864*, oprac. Irena Koberdowa, Wrocław 1965.
- Sayn-Wittgenstein-Berlebourg Émile de, *Souvenirs et correspondance*, t. II, 1863–1878, Paris 1888.
- Słownik geograficzny Królestwa Polskiego i innych krajów słowiańskich*, t. IV, Warszawa 1883.
- Spiskowcy i partyzanci 1863 roku*, red. Stefan Kieniewicz, Warszawa 1967.
- Staszewski Janusz, *Generał Edmund Taczanowski*, Poznań 1936.
- Wieniawski Julian [Jordan], *Kartki z mego pamiętnika*, t. 1–2, Warszawa – Kraków 1911.

Wodziński Pankracy, *Wspomnienia żołnierza-tulacza (1848–1863)*, oprac. Stanisław Krynicki, Lwów 1912.

Zakrzewski-Wyskota Paweł, *Pamiętnik wielkopolskiego powstania z 1863 roku*, Poznań 1934.

Zabór pruski w powstaniu styczniowym, oprac. Feliks Heinrich Gentzen, Zdzisław Grot, Franciszek Paprocki, Wrocław – Warszawa – Kraków 1968.

Zieliński Stanisław, *Bitwy i potyczki 1863–1864*, Rapperswil 1913.

Żychliński Teodor, *Wspomnienia z roku 1863*, Poznań 1888.

ABSTRACT

JACEK KOWALSKI

TOMISŁAW PACIOREK

A FRENCH OFFICER'S UNKNOWN REPORT ABOUT THE BATTLES OF NOWA WIEŚ AND BRDÓW

The letter, written by a participant of the Polish 1863 uprising in Poznań on 20 June 1863, was purchased from Bertrand Malvaux, an antiquarian from Nantes (“Arts militaires, souvenirs historiques”, 22, rue Crebillon) by Tomasz Paciorek in 2014, and was subsequently published by Jacek Kowalski in the form of a transcription and translation into Polish with a comprehensive commentary. The letter was probably authored by Victor-Alexandre Vayssière, second lieutenant (sous-lieutenant) serving in the 76th régiment de ligne stationed in Nantes, and was addressed to a Bareit (possibly Jules-François Bareit), serving as a second lieutenant in the 93rd régiment de ligne from Bayonne in 1864. Vayssière came to Poznań with a group of French volunteers brought by Count Jan Działyński from Kórnik. He participated in the insurgent campaign led by Leon Young (Junk, Jung) de Blankenheim, whose trail of battles and death are described [in the letter]. However, Vayssière did not take part in the fighting due to an injury. He claimed that he was later offered a promotion to the rank of a lieutenant and the command of a new expedition. Sources confirm Vayssière's work on the preparation for the expedition, but do not mention his promotion to the rank of a lieutenant, or his participation in the expedition, which finished in a defeat suffered on 15 July. Having returned to France, Vayssière (if identification of this person is correct) took part in the French-Prussian war as a captain, defending the Belfort citadel – for which he was awarded the Legion of Honour.